

Les « braves » soldats qui composaient la patrouille organisaient avec raison d'être rossés l'importance ; cela leur était arrivé si souvent déjà, que la plupart d'entre eux en conservaient de cuisants souvenirs.

Tranquillons nettement la question et disons-la vérité toute nue.

Pendant le jour, la taverne de l'Épée-de-Bois, ainsi que la plupart des autres établissements de même sorte où la noblesse se donnait rendez-vous, était une maison assez inoffensive ; mais elle se changeait en un effroyable coupe-gorge dès que les ténèbres couvraient la ville, et cela, sous les apparences les plus débonnaires, les formes les plus musquées, le luxe le plus attrayant.

Il faudrait aujourd'hui fouiller les quelques Tapis-Francis qui ont échappé par hasard aux recherches actives de la police pour retrouver, non pas le pendant de l'un de ces établissements, cela serait impossible, mais quelque chose qui s'en rapprochât et en eût conservé une ressemblance lointaine.

Maître Jérôme Brigard, propriétaire après Dieu de la taverne de l'Épée-de-Bois, était un grand et gros homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à face apoplectique : auquel son front fuyant, son nez busqué, ses yeux louches, à demi voilés sous des cils blancs, sa bouche aux lèvres charnues et son menton rentré donnaient une ressemblance frappante avec un mouton.

Mais il n'avait que l'apparence de ce paisible animal. En réalité, il était fort comme un taureau, adroit comme un singe et méchant comme un âne-ronge.

Il était très-redouté par tous les habitants de son quartier et même par plusieurs des habitués de sa maison qui pourtant, en-général, n'étaient pas positivement timides.

Jérôme Brigard était de vieille souche ligueuse. Son père, dont le nom avait acquis une triste célébrité à côté des Crucés et des Loughard, pendant les troubles, avait été contraint de fuir lorsque Brissac avait livré la ville au roi.

Mais le digne homme ne s'était pas sauvé les mains vides. Son patriotisme pendant la ligue ne l'avait nullement empêché de bien faire ses affaires ; en partant, il avait laissé son fils à la tête d'une bonne maison de commerce bien achalandée et située sous les piliers des Halles.

Cinq ou six mois après la fuite de son père, le jeune Brigard, sans faire connaître les motifs de sa conduite, avait vendu sa maison ; il avait acheté aussitôt celle où nous le trouvons maintenant, dont il avait fait une taverne luxueuse et qu'il avait placée sous le patronage de l'ironique [c'est-à-dire que nous connaissons].

L'endroit était bien choisi ; l'établissement prospéra ; la noblesse l'adopta et y vint en foule.

Le digne tavernier se frottait joyeusement les mains. Loin d'essayer de maintenir ses nobles clients dans certaines bornes, il sembla au contraire pendre à tâche de leur laisser liberté entière chez lui, et même de les exciter au besoin, non-seulement à boire, mais encore à ferrailer.

Dès que Brigard voyait sortir les Épées du fourreau, ses yeux louches lançaient des regards fauves. Il était le premier à faire allumer les torches destinées à éclairer les combattants si le duel devait avoir lieu dans la rue, ou à reculer les tables, les bancs et faire une belle place, si les adversaires préféraient vider leur différend sans quitter la salle.

Puis, le combat fini, les blessés étaient emportés par leurs amis, les morts transportés sous le porche de l'église Saint-Eustache ; on lavait les dalles et tout était dit.

Aussi la taverne de l'Épée-de-Bois était-elle le rendez-vous de prédilection de tous les Raffinés.

Les ennemis du tavernier, et il en avait beaucoup, prétendaient tout bas que sa haine invétérée contre la noblesse était la seule cause de sa conduite ; qu'il se vengeait ainsi de l'exil de son père ; mais il est plus probable que sa méchanceté naturelle le poussait seule à agir ainsi qu'il le faisait.

Le jour même où le duc de Rohan avait été condamné à mort par le Parlement, vers dix heures du soir, maître Jérôme Brigard se promenait de long en large dans la grande salle de sa taverne, en ce moment vide de consommateurs, gourmandant ses gargons et regardant si tout était en ordre et prêt à recevoir ses hôtes.

— Surtout, disait-il, surveillez avec soin la table de monsieur de Guise, ce noble gentilhomme me fait l'honneur de soupier ici ce soir, en compagnie de quelques-uns de ses amis : je serais déshonoré s'il n'était pas satisfait. Eloignez un peu la table de messieurs de Chevreuse et de Thémines ont coutume de s'asseoir, ils n'ont point une chaude amitié pour la maison de Guise, fit-il en ricanant. Placez le broc de cervoise et le gobelet devant la place de Saint-Hyrem, qu'il n'ait pas la peine de le demander. Bien ! c'est parfait. Ces nobles gentilshommes peuvent maintenant venir dès que cela leur plaira.

À peine le tavernier achevait-il ce discours destiné à exciter ses valets que la porte s'ouvrit et deux gentilshommes entrèrent.

Ces gentilshommes, ou soi-disant tels, car ils en portaient l'habit, étaient le capitaine Vatan et son acolyte Clair-de-Lune.

Maître Brigard s'approcha d'eux aussitôt autant pour faire preuve d'empressement à les servir que pour essayer de les reconnaître.

En effet, c'était la première fois que tous deux mettaient pied chez lui.

— Que désirez-vous, messeigneurs ? demanda l'hôte à son sourire le plus obséquieux.

— Quatre bouteilles de vins d'Anjou, une bouteille d'eau de-vie et deux verres, répondit le capitaine.

— Si nous avons besoin d'autre chose, nous le dirons, ajouta Clair-de-Lune.

Les deux hommes s'assirent à une table placée non loin de la porte.

Le tavernier les servit lui-même ; lorsqu'il eut rompi leurs verres, il eut la satisfaction de les entendre dire à la fois :

— À votre santé, capitaine !

— Ce sont des officiers nouvellement arrivés à Paris ; murmura le tavernier en s'éloignant.

Cependant, les hôtes habituels de la taverne arrivaient en foule ; bientôt, presque toutes les tables furent occupées.

Il y avait là toute la fine fleur de la noblesse : le chevalier de Guise, Langeac, Saint-Prix, d'Alvimar, de Tressan, qui soupait gaiement côte à côte ; puis Chevreuse, Thémines, de Saint-Paul, de Courson, de Besselièvre et vingt autres encore.

Tous ces gentilshommes, jeunes, beaux, riches, très sur la hanche, buvaient, ou jouaient au passe-dix, au pharaon, aux dés ou à la quintérote, en échangeant entre eux de joyeux propos, des quolibets ou de vertes railleries ; racontant tout haut leurs bonnes fortunes ; déchirant à cœur joie la réputation des plus vertueuses dames de la cour ; tout cela au milieu des rires, du choc des verres et du bruit des dés.

Le capitaine et Clair-de-Lune, seuls à leur table, buvaient seules mais silencieusement, se contentant d'écouter sans en avoir l'air, ce qui se disait autour d'eux.